

*Mon Histoire*

# S.O.S. TITANIC

*Journal de  
Julia Facchini  
1912*



CHRISTINE FÉRET-FLEURY

**folio**  
junior



**folio**  
junior



Christine Féret-Fleury

# S.O.S. Titanic

Journal de Julia Facchini  
1912

**GALLIMARD JEUNESSE**

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2005, pour le texte  
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2015

Crédit photographique :  
D'après Willy Stower, *Le naufrage du Titanic*, lithographie.  
© SZ Photo / Knorr & Hirth / Bridgeman Images

Couverture : illustration d'Erwan Surcouf

*À la mémoire de Jean Fleury, mon père,  
qui navigua à Terre-Neuve  
C. F.-F.*





*1<sup>er</sup> avril 1912*

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire !

– Tu as quatorze ans, m'a dit maman ce matin en brossant mes cheveux emmêlés. Il serait temps de te comporter en personne raisonnable !

Elle a relevé mes nattes sur le sommet de ma tête et m'a examinée d'un œil critique. Dans la glace de la table de toilette, je l'ai vue plisser le front et j'ai cru qu'elle allait une fois de plus déplorer mes taches de rousseur, ma mâchoire trop accusée et mes sourcils épais qui, selon elle, me donnent une physionomie bien peu féminine. Mais elle s'est contentée de soupirer et de me caresser la joue d'un doigt léger. Je sais ce qu'elle pense : que je ne suis pas jolie. Aucun garçon n'aura jamais envie de me faire la cour, et je resterai vieille fille... Eh bien, cela m'est égal : je n'ai pas envie de me marier ! Toutes les femmes mariées que je connais sont des personnes dans le genre de ma mère ou de ma tante Adriana : respectables, affairées et ennuyeuses. Je me crois promise à un destin tout différent : je voyagerai dans le monde entier et je deviendrai une journaliste célèbre, une exploratrice, comme Mrs. Kingsley, qui a laissé sa carte de visite

entre deux pierres au sommet du mont Cameroun pour se moquer des hommes férus de leur gloire personnelle, ou Mrs. Anna Blunt, dont j'ai dévoré cet hiver le *Pèlerinage au Nedjed* – un livre extraordinaire !

Avant de quitter ma chambre, maman m'a aidée à boutonner ma robe écossaise. Je la préfère à toutes les autres, car sa jupe large me permet de faire de grands pas. Ce qui est, paraît-il, peu convenable : « Les jeunes filles ne sont pas censées marcher comme des généraux d'infanterie » (ça, c'est mon oncle Alfredo qui le prétend). Parfois, j'ai l'impression que ma tête va éclater, à force d'essayer de me rappeler ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas.

– Il faudrait rallonger ces jupes, a ajouté maman. Tu n'es plus une fillette pour montrer ainsi tes mollets. On pourrait peut-être ajouter une bande de tissu dans le bas... à moins qu'un entre-deux... il me reste justement une chute de velours marron...

À ce moment-là, mon frère Luigi est entré en coup de vent, ce qui m'a dispensée de formuler le moindre commentaire. Je n'ai aucune envie de me prendre les pieds dans une jupe longue, de porter un corset, des gants et de devoir me larder la tête d'épingles à cheveux. Et je déteste les entre-deux et le velours marron. Ce n'est vraiment pas juste : Luigi a le droit de se promener dans la rue avec ses camarades, de jouer au *soccer* et d'aller sur le port admirer les bateaux – tout cela, pour la seule raison qu'il est un garçon. Alors que moi, je suis obligée d'aider maman à l'épicerie, d'asti-

quer les cuivres, d'épousseter la pendule, de broder et de reprendre des chaussettes...

– Luigi ! a grondé maman. Tu ne peux pas frapper, au lieu d'enfoncer les portes ?

– Mmm, a marmonné mon frère. Trop pressé, m'man. John et Pat m'attendent. Et puis il y a les livraisons. Bon anniversaire, Poisson d'Avril ! Que tous tes vœux se réalisent !

Il m'a planté un baiser humide près de l'oreille et m'a tendu un paquet mal ficelé. Avant même que j'aie eu le temps de le remercier, il avait filé.

Dans ma hâte, j'ai déchiré le papier d'emballage froissé. Quelle merveilleuse surprise ! Un cahier épais – celui sur lequel j'écris en ce moment – relié en toile rouge avec, sur la couverture, ces mots imprimés en lettres dorées : « Mon journal ». Cher Luigi ! J'ai parfois l'impression qu'il ne me voit même pas, tant il est occupé par ses propres affaires. Mais il a été le seul à deviner mon désir le plus grand et le plus secret : écrire. Papa et maman pensent que j'en saurai toujours assez pour tenir les comptes de la boutique et rédiger les lettres aux fournisseurs ; c'est pourquoi j'ai dû quitter l'école il y a déjà un an. Je n'en ai pas été trop affligée, car je m'y ennuyais ferme. Il n'y avait que deux institutrices et une répétitrice, Miss Brown, et nous passions des heures à ourler des torchons, ou

à confectionner des bourses en filet, en l'écoutant lire la Bible. Parfois, je m'endormais sur mon ouvrage...

Maintenant, je suis inscrite à la bibliothèque publique : la bibliothécaire est très gentille, elle a tout de suite compris qu'il était inutile de me proposer des romans « pour jeunes filles ». J'en ai bien lu quelques-uns, mais je m'en suis vite lassée. C'est toujours la même chose : l'héroïne est pauvre, mais vertueuse (et ravissante, bien sûr). Obligée de travailler pour gagner sa vie, elle entre comme gouvernante dans une famille aristocratique. Le fils de la maison tombe éperdument amoureux d'elle, mais ses parents s'opposent à leur union ; chassée, humiliée, la jeune fille reste d'une dignité admirable... Elle finit par sauver un vieux duc de la noyade, ou du désespoir, ou des deux, il l'adopte et lui lègue une fortune, elle peut enfin épouser l'amour de sa vie et tout se finit dans un torrent de larmes d'attendrissement et de repentir. Très peu pour moi ! Je préfère les récits de voyage et les romans d'aventures. Je viens d'en finir un que j'ai adoré : *Futility*, de Mr. Robertson. C'est l'histoire d'un énorme paquebot qui aborde, en pleine mer, un trois-mâts et le coupe en deux, en dépit des avertissements de la vigie... Le commandant offre cent livres à l'homme de veille pour qu'il se taise sur cet « incident », mais son châtement ne tarde pas : le bateau heurte un iceberg et disparaît dans les profondeurs de l'océan avec la plupart des passagers... Brr ! J'en avais froid dans le dos. Couchée, bien au chaud, sous mon

édredon, je croyais voir se dresser devant moi une haute muraille de glace aux reflets bleutés. J'entendais les cris des malheureux qui tentaient de monter à bord des canots de sauvetage et basculaient dans l'eau glacée ! Je me suis tournée et retournée dans mon lit jusqu'à minuit sonné mais, finalement, maman est entrée et a emporté ma lampe en me disant que j'allais m'abîmer les yeux.

Au déjeuner, papa m'a offert un col en dentelle, maman un nécessaire de couture, et Molly, la femme de journée, une pelote à épingles qu'elle a confectionnée elle-même. J'attends ce soir avec impatience, car mon oncle et ma tante viennent souper à la maison, et je recevrai sûrement d'autres cadeaux !

Je viens d'entendre résonner la cloche de la boutique ; c'est la vieille Miss Withers, qui vient tous les matins à 8 h chercher son œuf du jour – « et qu'il soit frais, mon enfant ! Je ne supporte pas la nourriture avariée ! ». Il faut que je descende.

*2 avril, 1 h du matin*

Je guette les bruits, mais la maison est endormie et j'ai posé mon traversin contre la porte pour que la lumière ne filtre pas dans le couloir. Je ne peux vraiment pas attendre à demain pour noter tout ce qui s'est passé pendant la soirée !

Mon oncle et ma tante sont arrivés vers 6 h. Oncle Alfredo m'a offert des rubans de velours vert pour mes cheveux (il est représentant en mercerie et je soupçonne que ce cadeau ne lui a pas coûté un sou). Tante Adriana m'a fait présent d'un très joli médaillon qui contient un daguerréotype de maman, un peu pâli.

– Elle avait ton âge, Julia, a-t-elle murmuré d'une voix émue. C'était quelques mois après notre arrivée à New York... Je travaillais alors chez une modiste de la Cinquième Avenue et j'ai dépensé presque tout mon premier salaire pour ce portrait ! Papa était furieux ! Mais j'y tenais. J'en ai envoyé un tirage à ton arrière-grand-mère : elle était si heureuse, la pauvre femme !

Je l'ai remerciée avec effusion et elle m'a aidée à attacher la chaîne du médaillon autour de mon cou. À présent, il est ouvert devant moi, sur ma petite table, et une Anna de quatorze ans me regarde d'un air sérieux et volontaire. J'aime son visage : elle semble prête à mordre à belles dents dans la vie toute neuve qui s'offre à elle. Qui aurait pu penser que cet enthousiasme la mènerait dans une épicerie de Brooklyn et qu'elle y resterait, satisfaite de son sort ? Ne regrette-t-elle jamais de ne pas avoir connu autre chose ? J'aimerais bien lui poser la question, mais je n'ose pas. Elle me répondra que le premier souci d'une femme chrétienne doit être de se dévouer aux siens, qu'il faut s'oublier, que le bonheur réside dans l'abnégation. Et puis elle trouvera un prétexte pour sortir de la pièce en clamant qu'elle est bien trop occupée

pour se laisser aller à ce qu'elle appelle « des rêvasse-  
ries d'enfant gâtée ».

– Moi, à ton âge...

Oui, maman, je sais. À mon âge, tu venais d'arriver d'Italie avec ton père et ta sœur aînée. Ta mère était morte à ta naissance, aussi Adriana jouait-elle depuis longtemps le rôle de « petite maman ». Tu marchais avec des bottines percées, tu cousais tout le jour des trousseaux pour les jeunes filles de la bonne société, il fallait compter chaque sou et se laver au savon noir... Selon toi, je ne connais pas mon bonheur. Et tu as peut-être raison... mais...

Je viens de relire ce que j'ai écrit : quel fouillis ! Je ne deviendrai jamais journaliste si je n'apprends pas à discipliner un peu mes pensées. J'aurais dû commencer par... le commencement, c'est-à-dire par « faire mon portrait physique et moral », comme disait Miss Meadows, la directrice de l'école, qui donnait, année après année, les mêmes sujets de composition.

Reprenons tout à zéro :

Mon nom est Julia Facchini. Je suis née le 1<sup>er</sup> avril 1898 à Brooklyn, dans l'arrière-boutique de l'épicerie paternelle. J'étais si pressée de venir au monde que ma mère n'a même pas eu le temps de monter l'escalier ! La sage-femme est arrivée trop tard : je braillais déjà dans les bras de papa, tout heureux d'avoir une

*bambina*. Pour la naissance de Luigi, deux ans auparavant, il avait fait peindre une enseigne neuve : « Facchini & Son ». Pour moi, pas de lettres jaunes sur fond vert épinard, mais une médaille de la Madone bénite par notre Saint-Père le pape : elle arriva de Rome, via Gênes, dans une petite boîte en fer bourrée de coton, avec les bons souhaits de toute la famille restée au pays – un nombre impressionnant d'oncles, de tantes, de cousins et de cousines.

Avec deux enfants à nourrir, mes parents redoublèrent d'énergie ; bientôt, il ne resta plus rien de la petite échoppe étroite et sombre où s'entassaient pêle-mêle boîtes de conserve, barils de sel et de chou allemand, roues de fromage, paniers de pruneaux et d'oranges, boîtes de biscuits, pains de savon, balais, bougies, articles de mercerie et bien d'autres choses encore. Une cloison fut abattue, le seuil élargi, des chambres aménagées sous les combles. Les affaires se mirent à marcher et maman put engager une femme pour les gros travaux : Molly, une Irlandaise au teint coloré et aux yeux bleus. Elle s'est beaucoup occupée de moi quand j'étais petite, et je l'adore. Pourtant, maman dit qu'elle a « un caractère impossible ». C'est peut-être à cause de cela que je suis aussi têtue !

Ma tante Adriana et mon oncle Alfredo représentent notre seule famille, ici, aux États-Unis. Ils



n'ont jamais eu d'enfant et ont acquis ce que papa appelle « une confortable aisance ». Ma tante possède maintenant son propre atelier de modiste ; elle a beaucoup de goût et ses chapeaux sont recherchés. Une belle réussite pour des immigrants qui, quand ils ont débarqué à New York, possédaient à peine plus que leurs vêtements. Maman m'a souvent raconté leur voyage depuis l'Italie, un véritable enfer, prétend-elle. Les passagers de troisième classe étaient entassés à cinquante par dortoir, au milieu d'un amoncellement de ballots et de malles, ils ne pouvaient monter sur le pont qu'à certaines heures de la journée, et la nourriture était infecte. De plus, elle a souffert du mal de mer pendant toute la traversée.

Papa, lui, est né ici, à Brooklyn où ses parents s'étaient installés en 1860. Comme moi, il a grandi au milieu du tohu-bohu des fiacres et des cris des rémouleurs, cireurs de bottes, vendeurs de journaux, hommes-sandwiches et autres marchands des quatre-saisons. Comme moi, il avait un frère aîné, Alfredo. Les deux frères ont épousé les deux sœurs, rencontrées au mariage de l'une des camarades d'atelier d'Adriana. On manquait de cavaliers pour la soirée, et tous les amis du marié avaient été priés d'amener un jeune homme présentable. Papa dit qu'il est tombé amoureux au premier regard.

– Des deux ? lui ai-je demandé un jour pour le taquiner.

– Bien sûr ! a-t-il répondu en riant.

Puis il a repris son sérieux.

– Ta mère était si belle... je me souviens encore de son corsage blanc à raies rouges... elle avait passé un petit bouquet de violettes à sa ceinture. À la fin de la soirée, nous avons raccompagné nos danseuses. Je lui ai demandé de me donner ses fleurs...

– Et j'ai accepté, a conclu maman.

– Et après ?

– Et après, vous êtes nés tous les deux, pour mon tourment !

Mais elle riait, elle aussi.

Papa a raison : maman était très belle, et elle l'est encore avec ses bandeaux noirs à peine touchés de gris aux tempes, ses yeux gris-vert et son teint clair. Je ne lui ressemble pas, hélas. Je suis, paraît-il, « tout le portrait de mon père ». Des cheveux roux indociles, un nez retroussé, le nez et le menton un peu forts, il faut bien admettre que je n'ai rien d'une héroïne de roman ! Mais je suis contente de ressembler à papa, même si lui non plus ne possède pas la prestance d'un acteur de cinématographe. Tous les deux, nous avons des dents très blanches et, paraît-il, un air de santé : c'est toute notre beauté ! Tant pis ! Je saurai m'en contenter.

Voilà pour le physique. Au moral, eh bien, sache-le tout de suite, cher journal : je collectionne tous les défauts de la terre. Je suis désordonnée, trop curieuse, étourdie, maladroite, peu soigneuse, rêveuse, insolente, irritable, susceptible... et j'en oublie ! Je ne

parlerai pas de mes qualités. Mes camarades d'école disaient de moi que j'étais « un chic type ». Je ne sais pas très bien ce qu'elles entendaient par là, mais les compliments sont si rares que j'ai empoché celui-là avec reconnaissance.

J'ai encore tant à te raconter ! Mais ma bougie grésille, et mes paupières sont lourdes... À demain...

Je n'ai encore rien dit de la GRANDE nouvelle !

*2 avril, 5 h de l'après-midi*

Ouf ! Deux heures de couture, c'est vraiment trop ! J'ai repris le talon d'un de mes bas (maman : « Je me demande comment tu fais pour les user à ce point »), défait l'ourlet de la fameuse robe écossaise, réparé une boutonnière au manteau d'hiver de papa. Maman et moi, nous avons sorti et secoué tous les lainages de la famille. Quelle drôle d'idée, me dira-t-on, alors que le printemps arrive ! Dehors, il fait doux et gris, une fine bruine rend le pavé luisant. À chaque coin de rue, des jeunes filles ou des garçonnetts, abrités sous de grands parapluies, vendent des bouquets mouillés et parfumés. Dans Central Park, un brouillard vert flotte au pied des buildings : ce sont des milliers de petites feuilles neuves qui se déplient en toute hâte, impatientes de s'offrir à la lumière.

Mais là où je vais, il fera froid, et même très froid... du moins pendant quelques jours. Un froid de glace !

Tu ne devines pas ? Non, tu ne peux pas deviner... c'est tellement incroyable ! Je ne te laisserai pas languir plus longtemps...

Nous allons en Italie ! Par bateau ! Je vais traverser l'Atlantique ! Moi, Julia Facchini, je vais faire mon premier grand voyage !

Et je verrai peut-être des icebergs...

Papa nous l'a annoncé au dessert, hier soir. Molly avait préparé un délicieux pudding au citron. Pendant que nous le dégustions, j'ai surpris papa et oncle Alfredo qui échangeaient des clins d'œil ; ils avaient l'air de deux garnements en train d'échafauder le plan de quelque farce. Luigi, le nez dans son assiette, n'avait rien remarqué. Maman fronçait les sourcils et interrogeait du regard tante Adriana qui affichait un air mystérieux et renseigné.

Enfin, les deux hommes, rassasiés, ont repoussé leurs assiettes. Papa a toussoté.

– Anna, a-t-il commencé en posant sa main sur le bras de maman, cela te plairait-il de revoir ta cousine Fiammetta, Rosa, Gina, leurs enfants, et toute la famille ?

Maman a haussé les épaules.

– Quelle question ! Bien sûr que j'aimerais les revoir. Mais c'est impossible ! À moins que...

Elle s'est redressée sur sa chaise, les yeux brillants.



Mon Histoire

# S.O.S. TITANIC

CHRISTINE FÉRET-FLEURY

« 15 avril 1912, 2 h 20 du matin. Je suis sur le pont avec d'autres passagers. Personne ne parle. Les hommes ont le visage grave, une femme prie. Le capitaine du *Carpathia* a posté des vigies à l'avant, avec mission de guetter les glaces à la dérive, ou le moindre signe du *Titanic*. Tout paraît tranquille, trop tranquille. Comment imaginer qu'à quelques milles d'ici un navire aussi énorme soit en perdition ? »

Partage le **journal intime** de Julia et vis avec elle la  **nuit dramatique** où le *Titanic* a coulé.

En fin d'ouvrage, un supplément historique sur le naufrage du navire.

**à partir de 10 ans**

[www.gallimard-jeunesse.fr](http://www.gallimard-jeunesse.fr)

folio  
junior



**S.O.S. Titanic**  
Christine Féret-Fleury

Cette édition électronique du livre  
*S.O.S. Titanic*  
de Christine Féret-Fleury a été réalisée le 10 décembre 2015  
par NordCompo  
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en janvier 2016  
par Novoprint (Barcelone)  
(ISBN : 978-2-07-056006-6 - Numéro d'édition : 293484).

Code Sodis : N78429 – ISBN : 978-2-07-506156-8  
Numéro d'édition : 293486

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications  
destinées à la jeunesse.